

## **Promenade avec ma pudeur**

### *Avant-propos*

Face aux discours plus ou moins explicites sur la sexualité, l'opinion commune pose une double correspondance : la parole libérée et joyeuse serait détenue par les hommes et les femmes machistes, tandis que les femmes féministes seraient coincées dans une pudibonderie moralisatrice et castratrice. Il s'agira ici d'examiner le discours tenu par l'opinion commune, que je reprendrai sous le « on » heideggerrien, « on » signifiant la personne telle qu'elle est figée dans la banalité et le bavardage. En effet, pour en sortir, il faut aller au bout de ce que veulent dire et impliquent les termes de « pudeur », « pudibonderie », « impudeur » et « obscénité », ces termes si chargés du poids de l'austère moralisation qu'ils en demeurent mal connus et rejetés. Nous travaillerons sur ces termes à un double niveau mêlant nécessairement théorie et pratique : il faut comprendre le réel car ce dernier est rationnel ; nous serons exigeant –e- s dans l'observation de l'insulte, ce que d'ordinaire on disqualifierait comme étant simplement ordurier et insensé. La parole ordurière et le bavardage du « on » sont effectivement discours pleins de sens. Comprendre ce qui est vécu au quotidien et non dit, le sortir de la banalité qui le mortifie, c'est le prendre avec soi grâce à l'attention qui devient travail par le dévoilement et la déconstruction des discours aboutissant au déplacement dynamique des termes présentés. La problématique de cette étude se centre autour de la violence vécue au quotidien par les femmes, non pas la violence physique, évidente (quoi que celle-ci ne soit pas complètement reconnue), mais celle qui est presque imperceptible, indicible, irrecevable : comment cette violence-là se réalise-t-elle ? Par la fragilisation de la pudeur. L'étude de ce champ nécessite l'emploi du « je », un « je » qui comprend la perception propre de l'auteure et ce qu'elle croit avoir perçu de commun dans l'expérience de nombreuses

femmes. Il y a bien une correspondance entre le « je » , le « nous » et le « elles » : la scission entre le sujet et l'objet n'a pas lieu d'être, ici moins qu'ailleurs.

*«la pudeur n'est pas une affaire de règle, pas même une affaire éthique . Et pourtant, n'atteint-on pas un être au plus profond de son intimité quand on attend à sa pudeur. »*

(1)

Quand je marche dans la rue, je remarque souvent la même chose □ les femmes avancent d'une manière plutôt refermée, les hommes de façon ouverte et assez tendue. Les gestes et les démarches des femmes sont bien distincts de ceux des hommes. Ceci ne serait qu'une simple histoire de différence de morphologie, une différence de corps □ Rien n'est moins sûr. Le regard lui-même diffère selon le sexe de la personne. Je les observe. La plupart des hommes que je croise n'ont de cesse de m'observer franchement, parfois longuement, alors que les femmes hésitent souvent, détournent voire baissent les yeux. Et quand elles me regardent, toujours une distance se pose et...me repose.

J'aime marcher dehors. J'aime regarder le ciel, les arbres, les bâtiments. Je regarde les êtres humains. Soudain le regard de certains hommes me transperce □ brutal ou mielleux, il déborde de ce qui s'apparente au désir, et m'éclabousse. Il s'accroche à moi et ne me lâche pas. Parfois les mots, toujours les mêmes, fusent □ t'es belle, t'es bonne, vous êtes charmante mademoiselle, tu sucés, je te baise. Souvent l'homme ne prononce aucun mot sensé, il gémit, grogne ou siffle, il chuchote quelque chose d'incompréhensible quand il passe tout près de moi, frôlant mon corps.

A plusieurs, ils éclatent , ils crient et me jettent au visage leur envie. Dans leurs bouches, par leurs yeux, le désir masculin est devenu insulte, et m'est agression. Cette agression à la régularité quasi quotidienne est rendue peu audible par le

silence qui l'entoure : elle est tue par celles qui la subissent.

Je marche, avançant dans la ville, et ils me montrent qu'ils ont le droit de m'insulter. Ils ont le droit de m'insulter parce que, femme dans l'espace public, cela signifie que je suis sortie du foyer ; or, seul cet endroit est reconnu comme espace privé pour les femmes ; je suis donc littéralement femme publique, telle une prostituée. La prostituée est une femme mise en public (du latin *prostituere*) avant même d'être un corps que les hommes peuvent louer. Alors, moi qui suis en public, serai-je aussi une prostituée, une femme qui, puisqu'elle se montre, se déshonore (2)? Le but de cette étude n'est pas de rejeter les prostituées, mais d'envisager les implications réelles de l'expression « femme publique ».

C'est durant la nuit que cette réalité devient indéniable. Une femme marchant seule sur le trottoir sera observée par tous les conducteurs qui parfois ralentissent afin de mieux jauger son corps. La nuit, les silhouettes de toutes les femmes se confondent avec celles des prostituées . Ayant le même corps que celui d'une prostituée, une femme est *comme* une prostituée, donc chaque femme est une prostituée en puissance .

### **L'obscénité machiste**

femme ; cette image me heurte parce qu'elle montre, elle rend visible, regardable, évidente, une image de *mon* corps nu : corps qui est à moi, corps qui est moi en ce qu'il me représente dans une situation de communication avec autrui. Les hommes m'agressent par le fait qu'ils me montrent que, s'ils en ont envie, ils peuvent voir mon corps, nu. Telle est la violence, capitale, exercée sur ma pudeur : ils me mettent à nu en me montrant que symboliquement, ils le voient *déjà* nu. Cette mise à nu ne nécessite pas le passage à la parole : certains regards sont tout aussi violents que l'injure verbale.

L'insulte sexiste me dévoile telle que je ne suis pas. Elle viole le droit des femmes à la dignité de leur corps, elle viole ma présence autant physique que symbolique. L'insulte sexiste jette en pâture, à la vue de tout le monde, une image de mon corps. C'est en cela que ma pudeur est atteinte. La pudeur ne se pose que dans une situation de communication : dans un environnement machiste, la communication entre hommes et femmes est souvent imprégnée d'une séduction traditionnellement mise en oeuvre par les premiers. Dans l'espace public, celle-ci se réalise sous la forme de la drague virile. Or le principe même de la drague est le non-respect de la pudeur, ce qui invalide l'idée selon laquelle l'homme qui drague n'agit que par volonté de plaire. L'homme qui drague, interpelle, suit une femme dans l'espace public, le fait en espérant jouir le plus rapidement possible de son corps comme il pourrait jouir de celui d'une prostituée. Dès lors, mon rapport aux hommes machistes se fonde sur leur attaque de ma pudeur, la situation de communication étant centrée sur mon corps de femme. Par leur attaques, regards et adresses humiliantes, j'ai *honte*...d'être une femme, en ce que j'ai honte d'avoir un corps de femme. Le corps est prépondérant, en tant qu'il est féminin : c'est bien parce qu'il est féminin que mon corps révèle, et non pose, un problème relatif à la pudeur. Autrement dit le féminin n'est pas obscène en soi, il est *rendu* obscène : c'est cette complexité qu'il s'agit de démêler ici. Par ailleurs, nous laissons ouverte la question de la pudeur masculine.

Comme les hommes possèdent de fait l'espace public, des lieux officiellement politiques aux bars, certains estiment qu'ils sont en droit de posséder les femmes qui s'y trouvent. Ils les chassent à l'intérieur de cet espace, comme du gibier, quand l'envie les prend d'en posséder une, ou encore ils les en font sortir, quand l'une d'elles se rebelle. Cependant la première modalité est subordonnée à la deuxième : le but est d'interdire aux femmes la présence prolongée dans l'espace public et d'en contrôler l'accès, accès dont seuls les hommes profitent pleinement. Le véhicule et l'arme de cette chasse à double niveau est l'insulte, moyen terme entre l'interpellation mielleuse et l'agression physique ou sexuelle. Cela fonctionne très bien : les femmes fuient en silence, elles courent plus ou moins vite. C'est qu'on ne leur a pas appris à répliquer à ces hommes-là. Et puis, que leur dire : fils de pute, enculé ? Elles semblent perdre leurs moyens, mais en réalité les moyens leur manquent, car toutes les insultes étant machistes, elles visent uniquement les femmes. Elles se sauvent pour sauver leur pudeur. Lorsque sa pudeur est attaquée, le réflexe instinctif de l'humain-e est de la restaurer pour se maintenir, sinon c'est tout l'être qui s'effondre. La gravité de l'attentat provient de l'aspect régulier et systématique de l'agression verbale ou visuelle. Régulièrement jaugées, draguées, interpellées, elles font comme si elles n'avaient rien entendu, elles ressentent ou simulent l'indifférence, elles sourient, elles fuient à reculons. Elles se taisent et font comme si rien ne s'était passé, mais l'attentat à la pudeur a bien eu lieu, et il se répétera, s'accomplissant par l'abolition de la parole de celle qui le subit (3). Elles courent : Nous courons pour que les voix de ceux qui brutalisent notre pudeur soient couvertes par les bruits de la ville. Mais nous sommes cernées, car les murs sont parsemés d'images qui font écho à ces voix et ces regards. Ce que nous avons entendu de leurs bouches tordues d'un désir apparenté à la violence, nous le voyons, de loin, de près, en grand : étalé

sur les affiches publicitaires, le voilà ce corps de femme prostitué.

### **L'imagerie publicitaire**

L'image peinte par le langage s'est matérialisée et démultipliée en corps innombrables, alanguis, à demi-nus, nus. Excitant le désir sexuel des hommes, les campagnes publicitaires pourraient sembler ne s'adresser qu'à eux, comme la pornographie, faite par des hommes et pour des hommes (4). Le lien est devenu de plus en plus évident ces dernières années, à tel point qu'aujourd'hui on constate que la publicité est devenu un des vecteurs de la pornographie, comme en témoigne la longévité révélatrice du *porno chic*, état d'esprit publicitaire qui perdure depuis trois ans. Au départ, le terme *pornographie* signifie représentation graphique de prostituées ; telles des prostituées, en effet, les femmes offertes au regard public par les publicitaires sont censées exciter la libido masculine. Autrement dit, le regard public est considéré d'emblée par les publicitaires comme étant masculin, tout comme l'espace public est masculin (5). Ces corps féminins sont seulement objets d'envie, et en cela les femmes représentées ne sont pas *femmes-objets*, terme souvent repris avec une pointe d'ironie envers les féministes (6), moquerie propre au « second degré » machiste, laquelle est ridiculisation systématique du statut objectal d'un être humain de sexe féminin : ces femmes sont *objets-femmes*. L'inversion des termes rend visible l'aspect objectivé de l'humanité des femmes. C'est exactement cela que la campagne pour le parfum Opium d'Yves Saint Laurent donne à voir : une femme complètement nue, allongée est « offerte » au regard et à l'envie sexuelle. On atteint avec cette image un sommet dans la propension publicitaire à attenter à la pudeur des femmes. Toute femme passant près de cette affiche se sent elle-même dénudée de force, aussi couverte soit-elle en réalité: l'agression se fait non pas symboliquement mais directement. Nous voyons frontalement, par le pouvoir de l'imagerie publicitaire, se

perpétuer l'agression à soi.

## La « scission » à double dimension

### a) La « scission » espace privé - espace public

Car ce corps-là n'est pas vu seulement par les hommes, mais aussi par les femmes. Et ce corps –là, c'est le mien, parce que c'est un corps de femme : si je suis « belle », la ressemblance frôle l'assimilation, si je ne suis pas aussi « belle », la comparaison fait de l'objet-femme publicitaire un modèle à suivre, opposé (dans le contexte de division des sexes sujet-homme/ objet-femme) au corps de l'homme qui le regarde. La différenciation des sexes est évidente dans la publicité. Mon corps de femme est devenu objet de désir en public : ainsi s'accomplit la résorption de mon espace privé dans l'espace public. Plus précisément, il y a scission dans un premier temps, puis, dans un deuxième temps, s'opère une fusion des deux espaces, qui se traduit par leur influence réciproque. L'espace public et l'espace privé des femmes fusionnent, car l'espace privé est formé par la manière dont on m'envisage dans l'espace public, tout comme la perception masculine des femmes est influencée par ce qu'on lui en donne à voir, avec cette facilité à la prétention permise par la distance entre les sexes, distance réalisée par le système machiste faisant des deux sexes des sexes *opposés* qui ne s'appréhendent que de loin, par le biais de préjugés viscéraux : ainsi le « on » masculin s'oppose au « on » féminin. La *publicité* signifie d'ailleurs avant tout le caractère public de quelque chose. La publicité rend publique une certaine vision, un certain regard porté sur les femmes. Mes yeux sont formés par le regard proxénète des publicitaires, que je le veuille ou non, à tel point qu'un jour je me surprends à avoir envie d'un de ces objets-femmes. Ce sentiment témoigne de toute l'efficacité publicitaire .

## **b) la scission sujet - objet**

Les publicitaires nous donnent l'envie de ces corps féminins, comme d'une alléchante nourriture *presque* à notre portée, plus encore qu'ils ne vantent l'objet à faire vendre, comme si cette présentation des femmes importait bien plus que le commerce de cet objet. La présence d'êtres humains pose moins problème que la modalité de cette présence. Si un homme peut effectivement considérer une femme comme un objet, puisqu'elle est séparée, distincte de lui, une femme ne peut se considérer elle-même comme objet, étant irréductiblement sujet, en relation à elle-même. Beauvoir explicite très précisément dans *Le Deuxième Sexe* cette scission sujet-objet qui constitue le déchirement propre à l'existence féminine : la femme n'est pas objet pour elle-même, *elle se fait objet*, elle doit se faire objet, et la tragédie réside dans la tension entre le moi - sujet qu'elle est et le moi- objet qu'elle doit être (7). Souvent on ne retient pas le nom de la marque de l'objet commercialisé, mais les seins, la bouche, les jambes, ces morceaux de corps, ce corps féminin *morcelé*. Dès lors une confusion s'opère en moi, mêlant mon moi sujet de désir et mon moi objet d'envie. Cette confusion résulte de l'abolition de la distance entre mon être en tant qu'il est sujet et mon être tel qu'il est considéré par tous en tant qu'objet à consommer, à vendre et à prendre : un être morcelé. Me voilà *aliénée*, étrangère à moi-même. Cette abolition de la distance s'est faite par l'ébranlement de ma pudeur, cette déstructuration étant réalisée par la violence de la publicité pornographique.

La pornographie publicitaire exerce une violence sur moi ; elle est à proprement parler viol symbolique parce qu'elle agit sur moi, contre mon désir, contre mon *consentement* entendu comme pleine volonté d'adhérer à ce qui m'est proposé, me contraignant à envisager mon corps d'une certaine manière, une manière objectivante, qui me détruit.

## **La force publicitaire**



Le discours publicitaire est unitaire et cohérent, homogène en dépit des formes multiples que prennent les campagnes publicitaires, il se résume à un refrain qui a le caractère de la litanie, au sens religieux du terme. À ce propos nous pourrions étudier le machisme dans son aspect religieux, religieux parce qu'il consiste en une croyance partagée en une infériorité absolue des femmes et en un dieu masculin : au cœur de ce sentiment, le masculin représente le bien tandis que le féminin incarne le mal. Plus exactement les femmes incarnent le mal nécessaire : elles sont le mal *parce qu'elles* sont nécessaires (8). Ce refrain s'adresse ainsi aux hommes, mais pour les femmes il possède un niveau supplémentaire d'interprétation en ce qu'il nous dit : « Femmes, voici ce que vous devez être : putes et salopes. Vous devez être belles, c'est ainsi que vous serez enviables. Vous n'êtes que cela. ». Dans le même temps, le discours exprime le «vous devez devenir ainsi » et le « vous êtes déjà ainsi » : l'efficacité de la valeur *performative* du discours machiste est sans égale. Il n'est pas nécessaire de prouver l'infériorité des femmes, il suffit de la dire, de toutes les manières possibles ; la répétition rend réelle, concrète, l'infériorité .

Litanie, refrain, écho visuel et auditif : les images publicitaires et les slogans qui les soulignent sont traversés de voix qui sont toujours les mêmes. La répétition, propre à la publicité commerciale, a une dimension spatio-temporelle : dans l'espace, les affiches sont placées stratégiquement, à des intervalles réguliers. Elles ont aussi un rythme temporel particulier : chaque semaine, le même jour, elles renouvellent leur message.

A force de nous *montrer* les mêmes images, les mêmes femmes, les publicitaires font comme s'ils nous *démontraient* la véracité, la valeur de vérité générale de leur propos, mettant en œuvre un processus inductif, allant d'un fait au droit. À force de voir des filles décharnées, certaines adolescentes veulent arrêter de manger et de vivre pour que leurs corps ressemblent à ceux

des mannequins. À force de voir des corps féminins enviables en tant qu'ils sont objets-femmes, beaux, longs et fins, les hommes voudraient *avoir* les mêmes, et les femmes voudraient, plus ou moins confusément, *être* les mêmes. Les publicitaires savent manier l'art de l'illusion et de la flatterie, ils nous tendent des images qui ont l'air de miroirs enchanteurs mais qui sont les pièces d'un puzzle, celui-ci étant position permanente mais homogène de valeurs. La publicité commerciale, la télévision, font partie du système médiatique qui est vecteur d'évaluation. Il nous faut relier cela au fait que le genre féminin et le genre masculin sont les dépositaires fondamentaux de valeurs. Par la publicité commerciale, les valeurs s'incarnent en rôles sexués : la femme représente, soit la maternité, soit un aspect de la sexualité. C'est le second terme de l'alternative qui est devenu prédominant dans le discours publicitaire ; on ne voit quasiment pas d'image d'une femme qui, à défaut d'être réaliste, serait positive pour les femmes : une femme forte, « active ». Or l'enjeu du discours publicitaire est énorme, car on sait son influence effective sur les personnes. Les enquêtes réalisées dans cette perspective sont éloquentes : les images télévisuelles et notamment publicitaires influencent les hommes et les femmes dans leur vision de l'autre sexe et dans les attitudes qui en découlent (9).

Les médias ont une influence prépondérante dans le processus de différenciation des sexes, et véhiculent la scission sujet-objet qui fragilise constamment les femmes. Les femmes, et surtout les jeunes filles, notamment dans les cités, là où la domination masculine s'exprime avec le plus de brutalité et de barbarie, là où la violence des hommes est la plus insupportable, là où s'exprime la force du machisme musulman (qui en réalité pousse à bout les implications du machisme imprégnant toute la société française ) (10), les filles se construisent dans le conflit entre deux niveaux de réalité : 1) l'image publicitaire des femmes, dont le message est « Vous devez être *féminines* » (2) et, en décalage avec ce premier niveau, la vie quotidienne, où elles se situent effectivement, et où elles doivent ressembler

aux hommes, sous peine d'être appelées «putes» ou « salopes ». Pute, car dans la « cité » toute femme est une pute, elle est moins pute seulement si elle se fait homme, si elle se masculinise. Je reviendrai plus tard sur la nécessité pour une femme de se masculiniser, de cacher son corps féminin .

Ce conflit sujet-objet est sans cesse re-véhiculé par la presse « masculine » et « féminine » : d'une part, les femmes en couverture des magazines féminins sont placées comme modèles, c'est-à-dire comme ce à quoi doit ressembler toute femme pour plaire aux hommes : elles sont femmes-modèles, femmes à être, à devenir. D'autre part, les femmes en couverture des magazines masculins sont explicitement présentées comme *objets-femmes*, femmes à avoir. Les deux types de journaux sont les pans d'une seule et même idéologie. La presse féminine va montrer aux femmes comment être « belles » c'est-à-dire en langage machiste « bonnes » tandis que la presse masculine montre comment baiser le plus de femmes... « bonnes ». Cette dernière possède un caractère évidemment pornographique, en ce qu'on y trouve constamment une légitimation de la violence, et particulièrement du viol, à l'égard des femmes (11). On retrouve dans certains magazines féminins le conflit sujet-objet propre au conditionnement des femmes, quand dans le même magazine on peut lire un article sur le machisme à l'école...et un dossier « laissez-le être un homme (sous-entendu un homme machiste) ». Cette scission est intenable, et entretient le caractère scindé de l'existence des femmes (12).

On pourrait voir se dessiner entre ces deux pans, ces deux types de journaux, un passage, allant de la beauté à la sexualité, et ce passage lui-même devient équivalence par laquelle la beauté féminine est devenue appel (littéralement sex-appeal) à la sexualité masculine androcentrée.

D'une part, la femme incarne la différence des sexes, et ceci nous renvoie au début du dix-neuvième siècle : les médecins

philosophes (Roussel, Virey, Cabanis entre autres) n'envisagent pas l'homme comme un être sexué, l'homme est envisagé comme l'homme générique, c'est-à-dire que l'homme représente le genre humain. Ils élaborent l'opposition entre l'homme et le genre humain d'une part, et la femme d'autre part. L'homme n'est pas sexué mais la femme est ce qui est sexué. Elle est la représentation de la différence des sexes, elles est *le sexe*(13).

D'autre part, la femme doit être *belle* : à l'esprit de l'homme correspond la beauté de la femme : il a accès à la perfectibilité (de son esprit), elle n'a droit qu'au perfectionnement de son corps, lequel se réalise par le soin esthétique, afin d'être belle (14).

La conséquence de cela est que la beauté est sexuée, puisqu'elle est féminine, et même elle doit rester féminine : seules les femmes doivent être belles, et prendre tout particulièrement soin de leur apparence. De là, et c'est en cela que réside le glissement de la beauté à la sexualité, la sexualisation de la beauté : être belle, c'est être attrayante. Par le machisme la beauté est fixée, figée dans son double aspect sexué et sexualisé, elle perd sa gratuité et sa grâce. *Le sexe* est, en toute logique, le lieu de la sexualité. Une femme a le devoir d'être belle, sinon elle n'est pas femme, elle n'est pas féminine ; elle doit donc accepter d'être considérée sexuellement par les hommes machistes qui déduisent du soin qu'elle porte à son apparence une volonté d'être objet de leur envie sexuelle. A l'extrême, ils déduiront du fait qu'une femme porte une jupe, une robe, un pantalon moulant, un pseudo-désir d'être agressée, voire violée. Si une femme est belle, si elle est coquette, ce serait uniquement pour exciter la libido des hommes...on comprend mieux maintenant la nécessité pour une femme de se masculiniser pour se donner des chances d'être moins agressée.

Les hommes n'ont aucunement l'obligation d'être beaux, de se faire beaux, c'est-à-dire de travailler, de perfectionner leur physique, de diversifier leur habillement, ni même de prendre soin de leur apparence. On retrouve cette opposition entre

hommes et femmes dans la différence de traitement publicitaire des deux sexes. Cette différence tient au fait que les hommes n'ont pas à vivre le déchirement sujet-objet propre à la condition féminine : les hommes n'ont à s'affirmer que comme sujets, et cela se voit dans leur représentation par la publicité : beaucoup plus réalistes, et surtout beaucoup plus respectueuse de la pudeur humaine : jamais le corps masculin n'est étalé, morcelé, écartelé comme l'est le corps féminin. C'est même le contraire : il semble que montrer la nudité, le dénuement ou même l'aspect attrayant d'un corps masculin soit insupportablement...obscène. Il semble sacré de ne pas toucher à la pudeur masculine, et amusant de fissurer la pudeur féminine. Tandis que le corps masculin est préservé méticuleusement, placé hors d'atteinte, le corps féminin est l'objet de la violence publicitaire (15).

La pornographie publicitaire est littéralement *propagande* en ce qu'elle forme l'opinion publique afin de lui faire partager certaines idées politiques, ici la domination masculine. Elle est vectrice d'idéologie, elle est idéologie. En rien elle n'est innocente et pure création, comme s'en vantent les publicitaires. Sous couvert de faire vendre, se parant d'une certaine légitimité, d'une certaine légèreté (la justification par l'humour - le soi-disant second degré- est systématiquement avancée...mais l'insulte machiste pointe rapidement (16)) les publicitaires réalisent un travail de fond idéologique qui n'est pas reconnu comme tel, et qui est donc d'autant plus efficace. On est dans l'insinuation, la suggestion, le subliminal, procédés relevant de *l'imaginaire*, même si le message est évident.

De fait, contrairement à l'argument selon lequel les medias donneraient aux gens ce qu'ils veulent, ils ne sont pas exactement les produits des mœurs, mais leur moyen de s'autoproduire. La force des medias est similaire à celle des mœurs, en ce qu'elle constitue un pouvoir que nous pouvons difficilement localiser et contrebalancer : comment faire la part de ce qui dans notre pensée quotidienne vient des medias, presse télévisée, radio, écrite, publicité, et de ce qui n'en

provient pas, alors que l'on subit en permanence leur influence ? En conséquence, la force des médias relève de la même opacité que celle qui maintient les mœurs. Je parlais de litanie plus haut : l'aspect religieux se rattache à la force des mœurs par son aspect opaque et symbolique d'où émerge le caractère *sacré*, intouchable de la différenciation des sexes. Précisément, la publicité est l'outil de formation de *l'imaginaire* des mœurs, cet imaginaire étant fondé sur la différence des sexes, elle-même reposant sur une altérité du féminin qui serait absolue. Mais l'altérité à laquelle les hommes tiennent tant est infériorité, l'altérité est en fait condition du pouvoir des hommes : ce n'est pas l'altérité en soi qui est considérée, mais l'aspect d'infériorité qu'elle comporte -et qu'elle pourrait ne pas comporter(17). Il y a politisation du terme « altérité ». On songe ici à la peur de l'asexuation, née en même temps que la démocratie en France, c'est-à-dire au moment où la société a commencé à affirmer l'égalité, et l'identité entre les personnes : selon les hommes de la Révolution française, si l'altérité disparaissait, alors la sexualité n'aurait plus lieu d'être, laissant place à la rivalité : la femme doit donc *rester* l'autre... de la modernité, et en cela elle est sa condition. Cette fixation de la différence des sexes aboutit à leur séparation durant le dix-neuvième siècle. Le même procédé est aujourd'hui à l'œuvre : tout est bon pour exagérer la différence entre les sexes, comme si celle-ci, déjà là, naturelle, n'était pas suffisante. Pourquoi n'est-elle pas suffisante ? L'enjeu de cette question est le *pouvoir*, notion fondamentale; il faut une différenciation permanente des sexes à l'avantage des hommes, pour réaffirmer la domination masculine mise en œuvre contre le privilège des femmes. Le retour de bâton, le *backlash*, en œuvre depuis le début des années 90, procédant de la même dynamique, semble aller s'aggravant, avec la pornotisation de l'espace public, et, du coup, de l'espace privé.

Les publicitaires ont tout loisir de faire comme bon leur semble : ils ne sont plus contrôlés depuis longtemps (18).

Pourtant, face à une puissance aussi énorme, un contre-pouvoir devrait s'affirmer. Les dégâts de la représentation sociale des femmes sur les femmes, et surtout les jeunes filles, sont inquiétants pour leur avenir, et donc, pour l'avenir de l'humanité.

**Peut-on perdre sa pudeur?**

je ne suis pas ce qu'ils veulent que je sois. Ainsi, le caractère public, la *publicité*, de ma présence au monde semble bien être celui d'une prostituée.

Le discours de la publicité est si prégnant qu'il aboutit à la *fragmentation* de ma pudeur et de mon être. Je marche dans cette rue, deux jeunes hommes me fixent en souriant d'un air salace et méprisant, mon regard cherche à les éviter, il fuit vers autre chose, il se pose ailleurs, mais ici et là les images publiques de femmes me renvoient une image de ce que les deux hommes voient de moi, et je sens comme une vague énorme qui émiette et fragmente tout mon être, toute ma pudeur, avec des sourires, tout autour de moi, sourires moqueurs de ces hommes et sourires des femmes à la beauté figée, presque irréaliste tant elle semble absurde. Morcelée, je ne sais que faire. La première des choses qui s'impose à moi est *le retour au foyer*, le retour *chez soi* qui serait retour à soi, le chez soi devenant lieu de réintégration de soi et donc de sa pudeur. Si mon humanité, mon appartenance au genre humain, ne peut m'assurer le respect de ma pudeur parce que je suis femme, les murs de mon foyer devraient le pouvoir. Si je ne peux me promener sereinement sans que ma pudeur soit attentée, alors je rentre chez moi. Les femmes rentrent au foyer, re-prenant la place que l'idéologie machiste leur destine. Dehors il y a des hommes qui me font me méfier de tous les hommes, et cette méfiance m'épuise comme elle épuise les autres femmes. Alors je reste chez moi. Et j'apprends à ne pas sortir sans adopter de mesures de protection qui sont autant de tentatives de protection de ma pudeur, déjà fragilisée par le simple fait de devoir la protéger.

### **L'oscillation entre pudibonderie et obscénité**

Les femmes marchent rapidement, ne flânent pas, elles ne peuvent prendre le temps que lorsqu'elles promènent leur chien-ne. Souvent elles marchent timidement, le regard timoré. *Le recroquevillement* est le mouvement directeur de l'ensemble de leurs gestes: assises elles croisent les jambes, debout elles



croisent les bras, en mouvement elles se font petites, discrètes, silencieuses . Le recroquevillement permet de protéger, de maintenir leur pudeur : il s'agit de créer un vêtement, une barrière entre eux et elles, tout en se distinguant de ces femmes-là sur les affiches. Une différenciation entre les femmes apparaît, re-formation de la double scission sujet-objet: les femmes sur les affiches s'ouvrent au monde de manière putassière, celles dans la rue ne peuvent être exubérantes de quelque manière que ce soit sans être insultées et doivent donc se fermer au monde : ainsi, à l'interpellation, ou à l'insulte, la femme ne doit pas s'affirmer comme sujet et répliquer, mais au contraire elle doit se taire, faire preuve de son statut d'objet par le silence que l'on dit consentant. Et si elle réplique, elle risque de subir la tentative de réaffirmation de son statut d'objet par l'agresseur, par la réitération de l'insulte, ou l'agression physique, jusqu'à ce qu'elle se taise et accepte.

Le recroquevillement, ce voile sur les gestes, se fait nécessaire pour matérialiser, rendre visible leur pudeur mise à mal à chaque coin de rue. Il faut installer un voile pour qu'ils les laissent tranquilles, pour qu'au moins ils fassent semblant de les respecter. Là s'exerce la *puḍibonderie*, cette exagération, cette affectation de la pudeur. Le port du voile, souvent prôné par la religion musulmane est l'aboutissement ultime du recroquevillement, dans toute son absurdité : elles se cachent, elles camouflent leur présence au monde pour qu'ils les laissent tranquilles, sous de faux airs de respect. Car ce semblant soulage les femmes. Il est symptomatique du backlash que les jeunes filles de culture musulmane soient aujourd'hui beaucoup plus nombreuses à porter le voile qu'il y a quelques années, et même, certaines jeunes filles de culture familiale non musulmane couvrent leur tête dans le seul but d'être laissées tranquilles par les garçons.

On ne se recroqueville qu'en se courbant. Les filles doivent s'habiller en garçons ; la jupe révèle le statut de prostituée, parce qu'elle est vêtement féminin. Les filles doivent dissimuler leur corps de femme ; dans ce processus se réalise la

pudibonderie, parce que le corps d'une femme est de fait considéré comme obscène. Le phénomène est évident dans les cités où règne la haine du féminin ; on l'a dit plus haut : une fille doit ne pas ressembler à une femme si elle veut être laissée tranquille. Plus elle ressemblera à un garçon, moins il y aura de risques d'être agressée. De là à dire qu'une fille habillée de vêtements féminins (jupe, chaussures à talons, etc.) cherche à être agressée, violée (car ses vêtements sont les signes de ce qui *pousse au viol* ), il n'y a qu'un pas, allègrement franchi en permanence.

Il faut ressembler à ce qui a été d'emblée posé comme le même, l'homme viril, et refuser l'autre, l'inférieure, la femme, car la femme est *non-homme*, catalyseur d'envie sexuelle hypervirile, catalyseur du viol. Les femmes sont dans la tradition machiste considérées soit comme obscènes soit comme pudibondes, putes ou mamans, salopes ou coincées, mais le machisme poussé à bout depuis de nombreuses années rend caduque l'alternative au profit de la généralisation : toute femme est pute. Donc, une fille doit soit se masculiniser, soit *s'effacer* c'est-à-dire effacer sa présence au monde, si elle veut amoindrir les risques d'être traitée en pute -risque qui comporte le viol collectif, négligemment appelé « tournante », qui fait des jeunes filles en lambeaux des « ultraviolées ». Dans les salles de classe des cités, les filles qui vont au tableau enfilent leurs manteaux afin de ne pas être insultées par les garçons qui les *matent*.

Le corps des femmes est soit camouflé, sous le voile musulman ou sous les vêtements « neutres » c'est-à-dire masculins (pantalon, couleurs sombres), soit exhibé, dénudé d'une manière toujours *provocante*, par les publicitaires et les pornophiles. La jeune fille, portant le voile, ou en jogging, ou en jupe, attend le bus, et l'abribus est tapissé d'une affiche publicitaire pour une marque de lingerie, dont le slogan est « La lingerie à partager » : l'objet-femme-modèle offert est excitant et provocant. La provocation est, au sens propre, l'incitation à la violence, le caractère de ce qui excite la violence : une femme est provocante en ce qu'elle suscite l'envie et la violence chez un

homme. De là, on considère qu'un homme qui est violent, qui a violé une femme, a été provoqué par sa féminité. Ca n'est pas le vêtement *pousse-au-viol* qui « déclenche » la décision de violer, c'est bel et bien le fait d'être femme qui est le catalyseur du viol : n'importe quel vêtement est prétexte au viol en tant qu'il est porté par une femme. La jeune femme violée par son moniteur de conduite, en Italie il y a quelques années, a vu sa plainte refusée par les instances judiciaires pour le motif suivant : cette jeune femme portait un jean, mais, étant donné que l'on ne peut enlever un jean sans le consentement de la personne qui le porte, il n'y a pas eu de viol. Les femmes violées mentent. La jupe n'est qu'un prétexte parmi d'autres mais il comporte une évidence : pour la plupart des hommes, la jupe est indéniablement appel à la sexualité- réduite dans la pensée androcentrée à la pénétration phallique- donc, pour certains, appel au viol. Autrement dit si je montre ma féminité, alors je suis assimilée à une pute : mon corps est disponible puisque consentement et disponibilité sont identifiés. Finalement peu importe mon consentement puisqu'avant tout ils me voient comme disponible sexuellement. Je suis considérée comme une prostituée, et si nous examinons plus loin encore les implications de cette réalité, se pose-t-on la question du consentement (et donc du risque permanent du viol) des prostituées ? Cela semble une évidence à l'opinion commune: comme elles sont par moments disponibles sexuellement moyennant argent, on en déduit qu'elles sont disponibles en tout temps, leur consentement et leur refus sont indifférents au monde. Porter une jupe équivaut à chercher à être violée selon la pensée machiste qui unit la volonté d'une femme et le viol, comme s'il était possible de *vouloir être violée* (19). Ainsi, être habillée en femme est provocant en soi. D'où l'implication éclairante : être une femme est provocant. Tel qu'il est considéré, le féminin est provocant de fait, la femme par sa présence auprès de l'homme est la cause de la violence éventuelle de ce dernier. Le féminin s'il se montre est provocant ; s'il se cache , il l'est moins. Ainsi, la pudibonderie féminine a pour but de diminuer la violence

masculine, laquelle serait due aux femmes.

Pourtant, quels que soient les efforts faits par une femme pour dissimuler sa féminité, elle sera toujours obscène par son corps, puisqu'il est irréductiblement, irrémédiablement pourrait-on dire, féminin. L'oscillation est cercle qui enferme les femmes. Aussi masculinisée ou timorée que peut sembler une femme, elle *reste femme*, et donc, fondamentalement, obscène. La femme doit porter le poids de l'obscénité, doit incarner à la fois la pudibonderie et l'obscénité. Ce qui est obscène est ce qui est féminin, en premier lieu le sexe réel des femmes, qui incarne l'oscillation circulaire entre pudibonderie et obscénité. On réduit le sexe féminin au vagin, celui-ci étant perçu négativement par rapport au pénis (le sexe féminin = le vagin = le pénis inversé) ; on oublie de considérer la vulve et le clitoris. Le pénis est catalyseur d'orgueil, tandis que la vulve est devenue inversement objet de *honte*. On aurait presque l'impression que les femmes n'ont pas de sexe : le vagin serait un pénis par défaut, les femmes n'auraient pas de *vrai* sexe, c'est-à-dire un sexe aussi visible que celui de l'homme puisque seul le vagin est considéré, elles n'auraient donc pas de sexualité autonome. La femme qui parle de son sexe est obscène, mais les femmes en n'osant pas parler de leur sexe, penchent vers la pudibonderie. Finalement, c'est parce qu'il semble si différent du sexe masculin que le sexe féminin est obscène. L'obscénité du féminin s'accompagne de son opacité : les hommes ne connaissent pas bien le sexe des femmes, et elles-mêmes le connaissent peu, enfoui qu'il est sous les références au pénis, constantes et omniprésentes : le discours performatif du machisme agit comme une castration. Entre ces deux pôles, de l'obscénité à l'opacité, le féminin reste incompréhensible puisqu'il est refusé ; il devient alors mystérieux ou terrifiant. Informe, il est déformé, reformé par la pudibonderie. Les femmes incarneraient le sexe et la sexualité, mais on ne considère pas à proprement parler leur sexe ; *le sexe* n'aurait pas de sexe, ni de sexualité autre que celle qui vise, symboliquement ou non, à la reproduction, en tant

que cette dernière est effectivement considérée comme une appropriation par les hommes du privilège des femmes et comme le signe de leur domination.

Les hommes ont le droit à l'exubérance, et en même temps au respect de leur pudeur. Les femmes n'ont pas le droit de s'extérioriser et elles n'ont pas le droit au respect de leur pudeur. Il est dans les mœurs que les femmes n'ont pas droit à l'affirmation de leur intimité, pas droit au respect de leur pudeur, tout en ayant le devoir de la pudibonderie.

## **Religion et pornographie**

**Il semble y avoir dans la religion et la pornographie la même oscillation entre pudibonderie et obscénité .**

1) **Dans la religion** telle qu'elle est pratiquée traditionnellement, nous trouvons l'origine de la scission mère-prostituée. Dans la religion chrétienne le modèle féminin à imiter est Marie, en tant qu'elle est mère de Jésus. Or, on remarque que Marie est appelée *Vierge* Marie, en d'autres termes elle est Vierge Mère, ou mère vierge : Marie, le modèle féminin qui règne sur les imaginaires de l'humanité christianisée, est une mère vierge . Or, comment est-il possible de devenir enceinte, et d'accoucher, tout en étant vierge, tout en gardant un hymen intact, c'est-à-dire en n'ayant pas pris un pénis dans son vagin ? Ceci est impossible. Certes on pourrait arguer de l'aspect miraculeux de la virginité de Marie, mais il reste que la Mère Vierge est l'idéal de féminité présent à l'esprit des femmes et des hommes réel-le-s. Une femme réelle ne peut pas faire un enfant en restant vierge :c'est dans cette infaisabilité que se dessine le *conflit originel*, le conflit premier, qui symbolise la condition de la femme comme conflit permanent. Marie a nécessairement vécu la pénétration sexuelle : par conséquent, elle est pute (21). La vérité est qu'il n'y a pas de

mère vierge, que toutes les mères ont eu des rapports sexuels avec des hommes, même et avant toutes Marie ; par conséquent, mêmes les mères sont des putes : « motherhood rests upon whoredom »(Grussendorf), la maternité repose sur la putasserie.

2) A première vue, seules les prostituées-femmes sont présentes sur la scène pornographique, ce qui permettrait de faire perdurer les divisions mère-prostituée, pudibonderie-obscénité.

Mais  **dans la pornographie**  le cercle ne se fait plus entre pudibonderie et obscénité ; il forme une clôture qui cerne les femmes, en les engluant dans l'obscénité. Ici, la femme est présente au monde comme prostituée, comme femme qui est utilisable par tous les hommes qui ont envie d'elle. La confusion évoquée plus haut entre le consentement et la disponibilité est en effet totale. De fait le terme « consentement » a deux significations :

- 1) le consentement est adhésion active, pleine, à quelque chose
- 2) le consentement est cession, soumission à la force de l'autre

Dans les cas de viol, le consentement de la femme violée (le fameux « elle était consentante ») allégué par celui ou ceux qui l'ont violée relève de la 2<sup>ème</sup> signification . On peut alors envisager le glissement opéré par la pensée machiste, allant du consentement (au 1<sup>er</sup> sens) sexuel d'une femme à sa disponibilité (conséquence du 2<sup>ème</sup> sens) sexuelle, qui est nécessairement totale, permanente, sans répit, dépendante du bon vouloir des hommes qui veulent user du corps féminin : la femme est esclave sexuelle. La pornographie est le lieu du traitement de l'objet-femme : on voit dans les films pornographiques comment est traité l'objet-femme montré dans la publicité et suggéré par les regards machistes. L'extension du terme « prostituée » à toutes les femmes absorbe l'alternative mère/prostituée. Les femmes sont divisées en catégories nommées sur les jaquettes des cassettes, ou sur les rayons des vidéoclubs, selon la couleur de la peau, des cheveux, l'âge, la classe sociale, la morphologie,

etc. des « actrices ». La prostituée enceinte a un statut singulier : elle est « the Queen of the Sluts » (*ibid.*), la Reine des Putes, puisqu'elle incarne la fusion ultime de l'alternative traditionnelle. Finalement, les mères sont des putes et les putes sont des mères. C'est de la « libération sexuelle » que vient la transformation de l'alternative, libération sexuelle qui n'en a pas été une, au contraire, puisqu'elle est devenue *enchaînement sexuel* à des normes activées par la pornographie. La pornographie montre qu'aucune femme ne méritant le respect, toutes doivent être traitées comme des objets-femmes. L'hypocrisie de l'alternative maman-femme respectable et respectée/ putain-femme à ne pas respecter se maintient, alors que dans l'opinion commune, la fusion semble l'avoir emporté ; c'est là une des incohérences du discours machiste. La pute est objet en ce que les hommes la *prennent* selon leur envie, elle ne *sert* qu'à être baisée, elle est « fuckstation whore » (*ibid.*) L'objet-femme est pris, possédé, mais puisque l'objet en question est femme et par là, possède une parenté avec l'être humain, en ce qu'elle est *le* sous-homme par excellence, il s'établit une relation affective entre l'homme qui la prend en objet et elle. Il y a communication, verbale et non-verbale ; même si la femme est déjà dominée puisqu'elle est sous-homme, c'est parce qu'elle est *vivante* qu'apparaît la nécessité de réaffirmer la position de chacun-e. La relation est relation de domination, domination figée du côté masculin: l'homme domine la femme, ce sous-homme. Ce discours de domination brutale, violente est constamment à l'œuvre dans les revues « masculines » et dans la langue machiste. On se trouve ainsi dans un processus permanent de réaffirmation du *pouvoir*, car jamais le pouvoir viril ne semble être assez fort, comme le suggère de manière édifiante cette chanson de corps de garde :

*A la tienne Etienne, à la tienne mon gars !*

*Sans ces garces de femmes, nous serions tous des frères !*

*A la tienne Etienne, à la tienne mon gars !*

*Sans ces garces de femmes, nous serions tous des rois !*

On trouve ici l'illustration d'une *utopie machiste*, un lieu sans femmes, entièrement viril, où chaque homme serait roi, détenteur d'un pouvoir à la fois absolu et également partagé : nous voici renvoyé-e-s à l'idéal égalitaire masculin de la démocratie né avec la Révolution française. Cette utopie exprime particulièrement bien la contradiction fondamentale de la pensée machiste, qui vise à l'annihilation - disparition de celles sans lesquelles les hommes n'existeraient pas, et qui fortifie en même temps la *crispation* propre à la volonté obsessionnelle de fixation du pouvoir viril, contre le pouvoir reproductif féminin.

### **Le sacrifice de la pudeur féminine**

La notion d'objet-femme est le corollaire de la logique de sacrifice pesant sur la condition des femmes ; plus encore, l'objet-femme doit être sacrifié de manière ultime, par le viol, la torture, la mort. La femme doit être sacrifiée et doit se sacrifier ; on remarque, dans la perspective de la scission sujet-objet, que pour une femme l'action indiquée par ce verbe doit être réalisée par le sujet (elle-même), et en même temps, un autre agent (un homme, la société) doit la réaliser *sur* elle. Dans la pornographie le corps féminin est l'objet à sacrifier sexuellement, c'est-à-dire, intimement. La femme *offerte* dans la publicité pour le parfum Opium est une femme sacrifiée : d'une blancheur fantomatique, elle s'abandonne et/ou (on ne sait plus où est la frontière, s'il y en a une) est abandonnée, se donne à voir et/ou est donnée à voir, elle se sacrifie : celle qui est considérée comme « l'Origine du monde » doit être sacrifiée car *tout* est (confusément) de sa *faute*. Etant sacrifiée, elle sacrifie la pudeur des femmes : son obscénité rend les femmes obscènes. Cela fonctionne en ondes circulaires.

Le beau corps féminin est un corps mortifié. On voit en permanence dans les films à « grand public » les femmes belles être, un peu ou beaucoup, maltraitées, violées ou tuées. Dans *Eyes Wide Shut* de Stanley Kubrick par exemple, le phénomène



est évident : on ne retient des personnages féminins secondaires que la beauté plastique et la mort. Dans le château, les quelques femmes (dont on comprend plus tard qu'elles sont *probablement* des prostituées) sont de beaux corps quasi nus et sans tête. Une belle femme meurt, une autre se sacrifie/est sacrifiée pour sauver le personnage principal, une jeune fille souriante est prostituée par son père. On voit le beau corps de la femme morte à la morgue. Il y a comme une logique processuelle qui fait de la beauté féminine une beauté figée (puisque sexuée et sexualisée) dont le destin est de mourir sacrifiée. Or, les femmes *doivent* être belles. Elles doivent être belles et elles seront sacrifiées.

La pornographie mortifie les femmes, elle gangrène leur corps en faisant de chaque membre un lieu sexualisé et violable, un terrain de pénétration (22) □ la pornographie est nécrose des femmes. A cette nécrose c'est par l'amputation du corps féminin que l'on croit remédier, en le dissimulant.

« La » femme est une île, une terre, à conquérir, plus ou moins *accessible*, si possible *vierge* : « la » femme est terrain de jeu pour les hommes. « La » femme est objectivée en permanence, et c'est ainsi que se forme le terreau fertile du fascisme, puisque celui-ci repose sur l'objectivation et l'instrumentalisation d'êtres humains. La pornographie est fascisante : elle conditionne ceux qui regardent ses produits à mépriser et à jouir de la dégradation et de la souffrance de l'humanité. On ne sait pas que les nazis ont inondé la Pologne de pornographie comme outil d'abrutissement du peuple (23). Le machisme, qui cautionne plus ou moins consciemment le viol, la torture et le sacrifice des femmes est l'idéologie-croyance fascisante la plus répandue. La condition insupportable de millions de femmes dans les pays musulmans, montre, en dépit de l'indifférence mondiale à leur égard, à quel degré de mépris pour l'humanité toute une culture peut parvenir.

De fait, l'obscénité pornographique encercle les femmes et trace les limites normatives au-delà desquelles les femmes ne

doivent pas s'aventurer. Au contraire, elles doivent évoluer selon les modèles pornographiques en vigueur : au sein même de l'obscène, les femmes n'ont plus que le rôle de pute à jouer. Selon les tenants machistes de la « libération sexuelle », une actrice de « X » est une femme libérée. Par conséquent, une femme doit agir sexuellement comme une actrice de « X ». Elle pousse ainsi à bout les implications de la scission sujet-objet : la sexualité féminine est formée par la contrainte, et donc, le viol est le paradigme de cette sexualité pornographique, en acte chez les jeunes filles et les jeunes femmes. Cette sexualité est déstructuration de leur rapport au plaisir, déstructuration de leur sexualité et de leur intimité.

## **Le viol**

La modalité parfaite de la relation de domination est le viol. La gravité du viol réside dans l'appropriation de l'esprit et du corps de la femme par un autre, cette appropriation produit le doute quant à la volonté de celle qui est violée : elle ne peut pas saisir clairement que sa volonté est piratée par quelqu'un d'autre, contre lequel elle ne peut pas grand chose puisque le rapport de force a tourné en sa défaveur. Je ne m'attarde pas sur le viol en tant qu'il est l'ultime appropriation psychique et physique de soi par l'autre (appropriation par laquelle le violeur ne *prend* pas une femme de force, mais la force à *le prendre* dans son corps) mais je le considère ici en tant qu'attentat à la pudeur, ce qui se réalise *en même temps* que l'appropriation. Le fait que ce crime ait autrefois été classé comme attentat à la pudeur est en effet éclairant pour mon propos : le viol est attentat à la pudeur en ce qu'il est pénétration forcée d'un corps, ce corps qui est à la fois barrière et ouverture au monde, corps qui est protégé par, et protection de, la pudeur. Au contraire de l'intention législative qui faisait du viol non un crime mais un *simple* attentat à la pudeur, je suggère de considérer le viol comme le pire crime qui soit parce qu'entre autres il est attentat à, crime contre, la pudeur.

Le sexe est la partie corporelle où le plaisir peut être physiologiquement le plus fort, de sorte qu'il est devenu difficilement acceptable pour la société et qu'il a fallu le réduire à la fonction de procréation et le couvrir de honte, en l'occurrence chez les femmes. Le sexe devient alors le lieu emblématique de la pudeur, et prétexte à pudibonderie : le sexe des femmes est considéré comme si obscène qu'il faut taire son caractère indépendant du pénis et de l'enfant. Cet endroit où le plaisir est singulièrement fort, indécent, nécessite une *intimité* pour que le plaisir puisse se réaliser. La sexualité nécessite l'intimité. Avec une personne que je désire, je vais au-delà de ma pudeur à mesure que mon intimité avec elle se crée, je la porte avec moi, je jouis de l'intimité qui existe avec l'autre. L'homme qui viole une femme jette sur la pudeur de la victime une lumière extrêmement brutale et la saccage. L'intimité de la femme violée est mise à la disposition du violeur, elle est désintimisée, vidée d'elle-même. Or cette intimité est bien le lieu où se joue l'équilibre de la personne entre le monde intérieur et le monde extérieur, le corps incarnant cette frontière.

Aujourd'hui le viol n'est toujours pas reconnu dans sa réalité, avec ceci de propre au viol qu'il est le seul crime pour lequel la culpabilité retombe sur la victime, et non sur le bourreau. On retrouve ici la caractéristique de l'attentat à la pudeur qui fait culpabiliser celle ou celui qui en est victime, et lui coupe la parole. Il faut probablement relier le refus obstiné de cette reconnaissance de la gravité du viol au refus de reconnaître aux femmes le droit à la pudeur, à l'intimité, à la volonté subjective, irréductible à la volonté des autres. Les femmes ne sont pas pleinement reconnues comme sujets, et cette absence de reconnaissance s'exprime par l'absence de respect de la pudeur des femmes. Nous l'avons vu plus haut : le consentement d'une femme n'est pas pris en compte, seul importe le fait qu'elle soit présente au monde. De là, le viol se situe bien dans la logique de destruction de la pudeur féminine, destruction *et* affirmation de la non-existence de la pudeur. Un exemple : la société refuse le droit à la pudeur d'une femme qui invite un homme chez elle et

qui refuse un rapport sexuel qu'il lui propose. S'il la viole, et si elle porte plainte, il y a peu de chances pour que sa plainte soit entendue : en effet, la police des mœurs estimera qu'elle n'aurait pas dû l'inviter chez elle si elle refusait tout rapport sexuel (si elle ne voulait pas être violée, pourrions-nous entendre). La femme doit se montrer pudibonde et refuser d'inviter l'homme à prendre un verre et converser, elle n'a pas le droit de refuser un rapport sexuel si elle n'a pas été pudibonde : elle n'a pas le droit à la pudeur. Elle doit accepter le rapport sexuel, c'est « bien fait pour elle » si elle a été violée, « ça lui apprendra »...la pudibonderie.

Contrairement à ce que proclament les machistes hypocrites qui aiment à placer certaines femmes sur un piédestal, les femmes ne sont pas sacrées, puisqu'elles n'ont pas le droit absolu au respect, bien au contraire ☐ elles sont les objets de la profanation légitime.

**Que faire ?**

## L'audace féministe

D'autres encore s'en vont hors des sentiers battus, transformant la promenade en *quête*. Pourquoi en est-il ainsi ? se demande une jeune fille agressée dans sa pudeur. La réponse est longue à trouver, un voyage n'y suffit pas. Il faut s'engager dans la quête d'une réponse et pour cela il faut trouver *l'audace* d'aller là où tout le monde crache. Ici commence le *cheminement* féministe, dans la volonté de savoir pourquoi les choses sont ainsi entre les hommes et les femmes. Être une femme féministe consiste fondamentalement dans le fait de savoir être audacieuse afin de revendiquer sa pudeur, car l'un des buts est le droit à l'intimité, et le respect de ce droit.

Où se trouve la pudeur des femmes ? Où se trouve ma pudeur de femme ? Toujours là, elle est fragilisée, presque annihilée. Comment la *reconstituer* sûrement ? La scission sujet-objet est opérante en moi, je ne peux le nier, aussi grands puissent être mes efforts. La question peut alors devenir : comment se construire quand on est sans cesse rendue destructible ? Continuer de se construire nécessite de s'inscrire dans une logique de résilience, c'est-à-dire de capacité à affirmer positivement son identité malgré les agressions ou traumatismes. Ici être résiliente équivaldrait à valoriser positivement sa « féminité », son appartenance au sexe féminin, son existence avec un sexe et un corps de femme. Le passage du général au particulier subjectif semble nécessaire. Je suis obligée de dire « je » si je veux retrouver ma pudeur. Il me semble trop souvent que le regard masculin ne voie qu'un morceau de moi, morceau d'humain, de femme, de chair, or je veux être considérée pleinement comme sujet. Dire « je », c'est me reconstruire ; je ne suis plus morceau de femme, je suis femme avec son vécu, entière et lucide. Et c'est ici qu'apparaît une impudeur particulière : l'impudeur propre au discours féministe lorsqu'il est tenu par des femmes. En tant que femme, mon

expérience du monde est différente de l'expérience masculine qui se dit universelle parce qu'elle serait neutre ; dire mon expérience, c'est me poser face à l'expérience et au discours masculins et donc, s'opposer à eux, autrement dit, dans ce contexte, s'en distinguer, et se distinguer de quelque chose revient à mettre en question l'évidence première de cette chose. Dire mon expérience du monde est essentiellement choquant, difficilement compréhensible et acceptable pour les autres qui pensent au masculin « neutre ». Quand je féminise la langue en ajoutant les « e » manquants, je gêne. Quand je dis que la sexualité est androcentrée, et que je le prouve en rendant visible l'obsession de la pénétration, je choque. Quand je parle de la sexualité, je donne à voir ma perception de la sexualité, donc une part de mon intimité : et comme celle-ci est féminine dans sa réalité et sa quotidienneté, elle semble obscène.

Il est frappant de constater que la mise en question et la dénonciation de la situation globale des femmes par rapport aux hommes se trouvent constamment en butte à des remarques sur la sexualité, et la vie intime des femmes qui mettent en œuvre ce questionnement. Après la parution du *Deuxième Sexe*, François Mauriac écrivait à Jean Cau « désormais nous savons tout du vagin de votre patronne ». On ne peut qu'être interloqué-e par le caractère absolument violent et réducteur de cette phrase, après avoir lu l'œuvre magistrale dans laquelle Beauvoir parvient à « décrire le fond commun sur lequel s'enlève toute existence féminine singulière ». Mauriac sous-entendait que le fait d'avoir mis publiquement en lumière l'expérience féminine valait à Beauvoir d'être traitée de prostituée. En effet lire *Le Deuxième Sexe* est choquant, il y a (encore) là une obscénité particulière, celle de parler de la féminité telle qu'elle est réellement vécue, loin des fantasmes de toutes sortes et du mensonge traditionnel, loin du flou artificiel de la pudibonderie, au sein de la condition des femmes dans ce qu'elle a de plus tragiquement réel : c'est la mise à jour de cette tragédie quotidienne, dans tous ses détails, qui est considérée comme obscène. Dans l'énonciation, c'est le détail qui fait

l'obscénité, on l'a vu plus haut (3). À l'impudeur particulière de la pensée féministe, les machistes répondent par une obscénité qui voudrait couvrir la première, mais celle-ci l'excède, fondamentale, permanente, omniprésente, indéniable bien que sans cesse refoulée. On réplique par l'insulte obscène (« hystériques », « mal-baisées » , etc.) à celles qui dévoilent le réel des femmes.

Etre une femme féministe, c'est s'exposer en voulant explicitement assumer sa présence au monde, en revendiquant son *accès au monde* et le contrôle de cet accès et de cette présence par soi-même. Une contradiction semble émerger : il s'agit de demander le respect à la pudeur, tout en étant d'emblée impudique. Si je demande que ma sexualité féminine soit considérée, cela implique que j'expose mon intimité, que je sois impudique. Être féministe semble alors être indissociable du fait d'être impudique et crée la gêne, l'embarras voire la colère. Il s'agit de se montrer, de montrer, et de rendre visible ce qui jamais n'est perçu autrement que sur le mode de la plaisanterie suggestive et elliptique, plaisanterie dont la fonction est de maintenir le flou de la féminité (« l'éternel féminin »), et d'affirmer le pouvoir évident de la masculinité. Le discours féministe tenu par une femme frise sans cesse une sorte d'obscénité aux yeux de ceux et celles qui sont gênés par lui. Une femme féministe est impudique, à la différence d'un homme féministe. Elle révèle l'injustice qu'elle-même vit au jour le jour, *intimement*, tandis que lui s'engage positivement contre cette injustice.

Cette sorte d'impudeur renvoie à une autre sorte d'impudeur, celle qui est propre au « féminin » que nous avons vue plus haut. L'aversion envers les femmes féministes révèle la misogynie fondamentale, constitutive de la société en ce que cette dernière s'est structurée par la domination masculine : la revendication féministe choque quand elle est exprimée par une femme, elle étonne quand c'est un homme. Pour les hommes, et dans une moindre mesure (problématique) pour les femmes, le féminin donc est obscène en soi, en ce qu'il est autre oscillant entre

opacité et obscénité. Ce qui est autre risque d'être choquant, et par là, frise l'obscène, or dans notre cadre cognitif androcentré et misogyne rien n'est plus autre que le féminin (24). Le discours féministe est obscène (sens 1) parce qu'il met en lumière l'autre qui devrait rester opaque et obscène (sens 2). Si je rends aux mots la réalité féminine qu'ils (re)couvrent, je mets en lumière l'obscénisation du féminin : mon chien est une chienne (en anglais : my dog is a bitch) ; la salope donne à voir quelque chose de bien plus obscène que le salaud, et une femme pourrait être directeur. Une des différences premières est la différence des sexes, si radicale qu'elle est à la fois murmurée et exacerbée. Murmurée parce que rares sont les philosophes qui osent s'avancer explicitement à interroger, examiner, questionner avec exigence le donné sexué du monde et de l'être humain. Exacerbée parce que les sociétés ont tenté de construire deux mondes comme il y a deux sexes, l'un dominant *l'autre*, dans une logique de *fixation des corps* à leur sexe. En fin de compte, cette obscénité féministe n'en est pas vraiment une, ce qui ressemblait à de l'obscénité dans le féminisme est *audace* : l'audace féminine et féministe est perçue comme obscène, car son « obscénité » est politique : le féminisme est on ne peut plus *subversif*. Je rends honneur à Constance Pipelet (dont le nom sera transformé en un désobligeant adjectif visant logiquement les femmes) qui exhortait, qui continue d'exhorter les femmes, avec son « Osons ! » que j'entends plein d'appréhension, de joie et surtout d'espoir. Un plaisir certain, bien que mélangé, est éprouvé à être audacieuse.

« De l'étude, des arts, la carrière est ouverte ;  
*Osons y pénétrer !* »

Oser apprendre, oser connaître, oser créer selon Pipelet (26). L'exhortation sera reprise par les féministes du dix-neuvième siècle, et je continue de la faire mienne. Les deux passages qui suivent sont deux ouvertures à la réflexion, déjà existante ou à venir.



## **L'art**

Oser dire, faire, croire. Oser montrer ma réalité de femme. *L'art* fait par des femmes (25) est souvent impudique : les œuvres de nombreuses artistes suggèrent leur expérience féminine du monde. L'art est en effet un moyen particulièrement bien choisi afin d'exprimer son expérience propre et de donner à penser. La phrase de Elke Krystufek s'inscrit à juste titre dans notre réflexion : « Why does everybody think that women are debasing themselves when we expose the conditions of our own debasement ? ». Certaines artistes comme Valie Export, Carolee Schneeman, Hannah Wilke donnent à penser sur le fait de vivre avec un corps féminin . A propos de cette dernière je songe à « S.O.S. Starification Objet Series » (1974-1982), série d'autoportraits dans lesquels son corps est couvert de « stigmates de chewing-gum imitant des vagins, montrant que, comme la nudité, le corps exposé aux regards concupiscent est entièrement sexualisé, mais aussi est corps qui peut être blessé et scarifié », et à la série « So Help Me Hannah » (1978) où sa nudité et l'arme qu'elle tient sont confrontées dans notre imaginaire. D'autres artistes dépeignent leur vécu particulier : Frida Kahlo, particulièrement émouvante dans « Henri Ford Hospital o La cama volando » en 1932 et « La columna rota » en 1944, entre autres tableaux. D'autres encore vont très loin dans l'engagement artistique en montrant l'implication des modèles esthétiques féminins en tant qu'ils sont glorifiés par les artistes masculins : Orlan a fait filmer les interventions chirurgicales qui devaient faire d'elle la synthèse vivante de ces modèles, une « caricature de la tradition esthétique idéale » dans une démarche où, en Galatée, elle réalise sur elle-même ce que Pygmalion voulait faire. L'aspect sacrificiel conscient de soi de nombreuses artistes (Orlan, Gina Pane) est évident : elles font

de leur corps le lieu de leurs expériences, lieu de travail, pour éveiller les spectateurs et spectatrices. L'audace de certaines artistes frise souvent la mise en péril de soi. Avec l'art est rendue manifeste la revendication au droit à la pudeur et au droit à une impudeur tenant de cette obscénité que l'on trouve dans la dénonciation du machisme : l'engagement artistique, en ce qu'il relève du choix volontaire, semble permettre une *réappropriation* (donc le contrôle par soi) de son corps et de la manière dont il est perçu par la société. L'art fait par les femmes est souvent très subversif, et peu reconnu par le monde de l'art établi, presque intégralement masculin. « Do women have to be naked to get into the Metropolitan Museum ? » la question des Guerilla Girls (26) reste pertinente. Au sein même d'un niveau où l'on pourrait croire que toute audace est légitime : non : je tiens à mon image de niveau ! les instances de reconnaissance des artistes refusent encore le déploiement de la subversion féminine.

L'audace consiste entre autres à éclairer les tenants de la réalité que l'on nous propose. La pornographie est devenue la réalité normative de la sexualité, le refuser revient à prendre le risque d'être traité-e de moralisatrice. Pourtant, autre chose est possible  autre et mieux que la réduction pornographique, réduction de la sexualité à une ensemble de « pratiques  régies par la contrainte violente sur les femmes et l'obsession de la domination masculine.

### **L'érotisme contre la pornographie**

La pornographie comme média parfait de l'idéologie machiste, pousse la pudeur des femmes à la ruine, et cet ébranlement rend impossible ce qui est proprement érotique. L'érotisme nécessite la pudeur, et le droit à la pudeur, des femmes comme des hommes, parce que dans la pornographie, la femme se perd dans son objectivation et l'homme se perd dans

l'hypervirilité. La pornographie n'est pas révélatrice d'une quelconque libération sexuelle, bien au contraire, elle est *enfermement*, lieu où l'excitation sexuelle *fonctionne* en un cercle fermé liant et figeant les hommes qui utilisent comme moyens de cette excitation les objets-femmes.

Le *désir* sexuel naît du mystère, lui-même procédant de l'altérité: plus précisément le désir authentique accepte et recherche le mystère qui traverse et entoure l'autre. Le respect de *l'intimité* est indispensable pour que puisse s'épanouir la sexualité. Nous nous sommes surtout intéressée ici aux relations à soi dans le domaine public, auquel s'oppose l'espace privé. Le privé est politique, en ce que notre individualité et nos rapports interpersonnels sont sous-tendus par des tendances sociales de pouvoir, puisque personne ne peut prétendre échapper complètement à sa situation sexuelle, sociale et culturelle. La domination masculine est là, entre un homme et une femme, plus ou moins brutalement ou subrepticement. Cependant, ce qui caractérise mes rapports avec les autres dans l'espace privé consiste en la possibilité d'une *intimité* qui fait percevoir les choses autrement : dans la relation amoureuse, désirante, qui lie une femme et un homme (29), nous pourrions trouver de l'impudeur dans l'érotisme et de la pudeur dans la pornographie *qu'ils perçoivent* : cette perception révèle la plasticité du champ sémantique de la pudeur et de l'obscénité ; une dynamique est à l'œuvre qui, à l'approche d'une définition, rend fuyants ces termes, qui se déplacent avec la tentative d'une compréhension. Nous nous trouvons dans une situation dialectique, où la pudeur renvoie à l'impudeur et à l'obscène dans un mouvement permanent de re-précision et de distanciation. Un problème se pose alors quant à la légitimité d'une classification érotisme-lieu de respect de la pudeur / pornographie-lieu de l'obscène, parce que cette distinction trouverait rapidement des limites, dues à la plasticité des termes. Or, le privé est politique : au sein même d'une intimité partagée, les regards ne peuvent échapper à l'imaginaire pornographique qui détruit les femmes. Pourrions-nous alors

envisager une pornographie qui ne nous objectiverait pas ? C'est le problème fondamental de l'aptitude du langage à exprimer une réalité qui émerge ici : on a vu avec les insultes que la langue est machiste (30). Face à la difficulté de toute entreprise révolutionnaire, la réappropriation de certains termes et de la réalité qu'ils signifiaient offre une possibilité ; ainsi, une certaine pornographie se réclame du féminisme. Dans quelle mesure la pornographie et le féminisme sont-ils compatibles, sachant que les deux termes sont multiformes ? Nous rejoindrions la théorie queer en posant la circularité du pouvoir comme caractéristique essentielle d'une pornographie féministe. Mais cette appropriation, ce geste positivant, doivent se faire en gardant à l'esprit que la majorité des productions pornographiques sont inacceptables au vu des conséquences qu'elles génèrent.

Revendiquer l'accès au monde c'est donc revendiquer le respect de ma pudeur par les autres, par tous les hommes, qui se situent en même temps que moi dans le monde : la pudeur a donc bien une dimension éthique, même si elle ne s'y réduit pas, même si elle l'excède. La pudeur recoupe l'éthique ; à celle-ci j'attache l'authenticité vivante, le contraire d'une morne austérité. L'attentat à la pudeur se fait par l'abolition de la parole, donc pour réintégrer ma pudeur je retrouve la parole et la rend publique même si cette publicité-ci me rend en quelques sorte impudique aux yeux de tous et toutes.

Être une femme féministe, c'est partir à la recherche du respect de sa pudeur et de sa dignité d'être humain ; sa liberté. Cela nécessite le dépassement de ce qui est considéré comme impudique, obscène, dépassement de l'opinion morale (propre aux mœurs), publique, par *mon* opinion qui ne se fait que par ma réflexion, c'est-à-dire le retour de ma pensée, de ma subjectivité, sur elle-même. Telle est la difficulté presque insurmontable du féminisme : les deux niveaux des lois et des mœurs sont difficilement saisissables en ce que d'une part les

lois ne peuvent être assurées si les mœurs ne les soutiennent pas, et d'autre part, les mœurs sont parcourues et imprégnées d'un rapport conflictuel au féminin, rapport tendant au refus pourtant infaisable.

Le féminisme est-il contre-nature, contre la nature du corps social qui serait antiféminine et antiféministe ? On retrouve ici le glissement entre nature et culture propre à la question de la différence des sexes : on ne pourrait rien faire contre la misogynie, comme si elle était *intrinsèque* à la société. Or la société n'est pas naturellement mais structurellement misogyne, et elle l'est parce qu'il y a domination masculine. Être féministe consiste alors en un cheminement vertigineux parce qu'extrêmement solitaire, d'une solitude résultant de l'atomisation caractéristique de la condition féminine, atomisation qui se retrouve dans le mouvement féministe et qui affaiblit la portée de ses impulsions. Cette réalité pose avec une acuité singulière une question fondamentale, celle de *l'héritage* et de sa transmission, dans cette dimension même où la filiation est sans cesse érodée par les forces de la société. Ce cheminement, je le mène alors dans la structure de la société, dans ses lieux les plus opaques et les plus repliés sur eux-mêmes. Ce cheminement est aussi quête, dont l'objet est sans cesse empêché par la force des mœurs et les manques des lois, pourtant il résiste, il demeure, fragile et sublime : ce but est le bonheur entre les sexes. Toujours présent à mon esprit et dans mon cœur, il a la puissance de l'idéal, mais aussi l'irréalité de l'utopie, alors ma lucidité face au monde effectif me pousse à vouloir *au moins* une chose, qui est la conscience de mon mouvement continu vers la *liberté*, mouvement qui me porte à la fois à assumer et à surplomber le monde. Il est de mon devoir, en tant qu'être humain, dans sa dignité et sa beauté, d'être féministe. C'est *l'espoir* qui me pousse à avancer, à poursuivre cette marche irrégulière ; me projetant dans l'avenir, il me fait actualiser ma liberté, et par là, il éclaire enfin tout ce qui a déjà été fait par les femmes libres qui m'ont précédée. L'espoir est-il « ce qui nous rend indestructibles », comme l'écrit Ernest

Bloch dans *L'Esprit de l'utopie* ? Située dans le monde, j'existe, fragilisée, destructible mais forte. Et oui, je tiens l'espoir en moi, peu importe sous quelle modalité : cela reste d'autant plus mystérieux que c'est bien l'espoir lui-même qui est, à proprement parler, indestructible, lieu d'échos entre les actions actuelles, passées , et à venir.

Anne Dao , 2002

Tous droits réservés. La reproduction totale ou partielle de ce texte ne peut se faire sans l'autorisation de l'auteure.

### **Notes**

1) « On pourrait considérer la pudeur comme le paradigme des mœurs : jamais la plus stricte obéissance aux règles les plus sévères de la politesse ne suffira à asseoir la pudeur d'une personne, puisqu'on peut être poliment impudique. C'est que la pudeur n'est pas une affaire de règle, pas même une affaire éthique . Et pourtant, n'atteint-on pas un être au plus profond de son intimité quand on attente à sa pudeur. » Frédéric Brahami, « Les lois et les mœurs dans le scepticisme moderne », dans les Cahiers Philosophiques de Strasbourg sur « Les lois et les mœurs ».

2) Rousseau, *Lettre à d'Alembert*.

3) L'explication de Martine Morenon est capitale pour la compréhension de l' étude ici présentée, car elle éclaire l'enjeu du questionnement sur la pudeur . L'impudeur réalisée par une personne coupe la parole de celle qui la subit et lui fait porter le poids de l'impudeur ; la victime se sent ainsi fautive. Un lien fort existe entre la pudeur et la sexualité, et ce sur deux plans : le

regard et la parole. La pudeur ne s'oppose pas à l'acte mais au discours sur l'acte. L'impudeur, discours explicite, vise à anéantir l'écart entre l'acte et la parole, nécessaire entre amants ; ainsi l'énonciation produit l'impudeur, et plus précisément : dans l'énonciation, c'est le détail qui fait l'impudeur. L'espace de l'obscène est une « mise à nu sans réserve, une exposition sans mesure » (Le Hénaff ). L'acte corporel devient obscène si la parole, l'écrit ou l'image en font un objet de communication. La suggestion érotique par le verbe ou par le geste, si elle vise et atteint un être linguistique, interpelle aussi l'être sexué qu'il ne manque pas d'être ; l'offenseur s'adresse à sa réceptivité sexuelle. Il assigne dans son être sexué une personne qui ne s'est pas engagée dans cet ordre de communication ni abstraite du langage. Interpellée dans son identité sexuelle, la victime laisse inscrire en son corps tous les signifiés interdits que la langue avait pour fonction de refouler et qu'elle n'accepte pas en cet instant.

L'opposition entre la parole et le corps renvoie inéluctablement le sujet à un univers prélinguistique, dès l'instant qu'il est affecté dans son corps, dans tous les cas et quel que soit le niveau de consentement. Il y a confiscation du symbolique et la victime se trouve face au non symbolique, autrement dit à l'inceste. L'impudeur génère la défaillance des chaînes de signifiants. Ces extraits proviennent du site internet de la psychologue Martine Morenon, consacré à la pudeur : <http://perso.wanadoo.fr/martine.morenon/>

4) Un peu comme le « vous » des affiches de films, s'adressant systématiquement aux hommes hétérosexuels, vantant le sex-appeal ou la plastique de telle ou telle actrice.

Dans cette étude je considère la pornographie telle qu'elle est réalisée massivement, en tant qu'érotisation de la violence masculine, et non pas en tant qu'érotisation d'un pouvoir qui serait circulaire: ce dernier aspect privilégié par la théorie queer, s'il est très intéressant, l'est à un autre niveau, évoqué plus loin. Il s'agit ici de considérer les conséquences d'un mouvement écrasant, celui de la « pornotisation » des mœurs.

5) Ce qui est féminin est ce qui *de fait* est habituellement, ce qui est empiriquement propre aux femmes, et non quelque chose qui serait essentiel aux femmes. De même pour le masculin et le viril, habituellement propres aux hommes parce qu'ils ont été « faits » c'est-à-dire éduqués, conditionnés, pour se conformer à ces pseudo-essences. L'espace public est masculin, autrement dit il est de fait masculinisé, propre aux hommes, mais cela ne signifie pas que *de droit* seuls les hommes peuvent y avoir accès.

6) Par féministe j'entends quelqu'un-e qui prône l'égalité de traitement entre les deux sexes, dans une perspective humaniste.

7) Ainsi dans « L'initiation sexuelle »( *Le deuxième sexe*, tome 2, première partie, chapitre 3), la première pénétration vaginale est dramatique car la femme doit rester passive et subir, tandis que tout en elle la poussait, dans sa sexualité précédente, et continue de la pousser, vers l'activité sexuelle.

8) Selon l'anthropologue Françoise Héritier, la pensée humaine s'est faite par la constitution de couples d'opposés, comme le chaud et le froid, le supérieur et l'inférieur etc. La correspondance entre d'une part le masculin (assimilés au mâle) et le féminin (assimilés à la femme) et l'ensemble des couples d'oppositions binaires s'est faite arbitrairement, selon un principe directeur, celui de la domination masculine, laquelle s'est faite par l'appropriation du pouvoir reproducteur (le « privilège »)des femmes par les hommes. Le privilège féminin a été transformé en asservissement. Selon Héritier l'accès des femmes à la contraception permet le retournement (partiel) de cette situation d'asservissement, puisqu'elle permet la réappropriation du privilège des femmes ; ce n'est pas parce qu'une situation existe depuis très longtemps qu'elle ne peut être radicalement changée. En cela, la contraception représente une évolution fondamentale dans l'histoire de l'humanité.

9) cf. « Psychologie sociale », Myers et Lamarche, Québec, Mc Graw-Hill :en 1984, l'enquête de Geis montre que le visionnage de spots publicitaires dans lesquels les rôles sexués sont



inversés (une femme rentre dans son foyer après une journée de travail, son époux lui a préparé un repas) amène les spectatrices à exprimer inhabituellement des ambitions professionnelles . Le nombre de ces spots était de 4, on peut avoir une vague idée de l'influence de la publicité sur la perception des rôles sexués quand on sait qu'au cours de la croissance un-e personne voit 350 000 spots.

En 1989 enquête de Hansen : le visionnage de videoclips de rock influence le regard des spectateurs sur les femmes, considérées comme soumises et « sexuelles » après avoir vu des clips où sont présents un homme machiste et une femme « sexuellement consentante ». Les années 1980 ont été plutôt riches en publicité où les femmes étaient présentées comme ambitieuses et actives. Suite à la perte grandissante de pouvoir du BVP, la situation s'est progressivement dégradée.

10) La réalité quotidienne de la vie dans une cité me semble particulièrement difficile en comparaison avec le reste de la société française ; prendre conscience de cette particularité ne signifie certainement pas que je la stigmatise. Il serait temps de comprendre que la violence des « jeunes », c'est-à-dire des garçons surtout, dans les cités, a pour cause le machisme et l'hypervirilisation omniprésents dans la culture musulmane et glorifiés par la pornographie hard (dans laquelle les viols collectifs ou « gang bangs » sont les *spectacles* les plus prisés) consommée régulièrement par les garçons. Dans les cités, « il y a une forte population maghrébine, avec une volonté de reconstruire une forme d'état maghrébin » (Sihem, étudiante ayant vécu dans une cité, « Politis » , jeudi 23 mai 2002) et la vie quotidienne de toutes les filles, musulmanes ou non, est difficilement soutenable : agressées dès qu'elles sortent de chez elles, harcelées, interpellées, menacées, elles sont aux aguets en permanence car le danger physique et sexuel représenté et revendiqué par la plupart des garçons est constant. En France, c'est pour les filles des cités que le machisme est le plus impitoyable. Le mépris et l'indifférence avec lesquels on parle d'elles est typique du regard androcentré porté par la société

sur ce que vivent les femmes. Traiter la violence des « jeunes » ne sera possible qu'avec la prise de conscience de sa source -la misogynie- et de la *nécessité* du féminisme en politique.

11) Les exemples révélateurs de la pornotisation de la presse sont très nombreux. Deux exemples parmi d'autres de légitimation pure et simple du viol, dans une revue « masculine » :

« Problème : elle est à 300% contre la sodomie. Faites semblant de vous tromper et prétextez ensuite que vous n'avez pas entendu ses protestations à cause de vos boules Quiès »

« Problème : elle refuse de vous faire une fellation. Les filles qui disent non aiment parfois qu'on les brusque un peu. Un bon plan domination avec poussage de tête et petite phrase du genre « suce-moi espèce de chienne » peuvent très bien donner des résultats étonnants. »(FHM, octobre 2001)

Un des propos les plus fréquents dans la presse « masculine » est de dire qu'une femme qui dit non *en réalité* pense oui.

Un autre exemple de légitimation de la violence envers les femmes :

« « Chérie, quand tu descendras faire les courses emmène Brutus. Il a besoin de sortir, je crois qu'il a pissé dans le lit. Achète aussi un paquet de cigarillos pour René. » Comme 34% des femmes d'alcooliques, votre moitié vit dans la terreur d'être battue. Elle va donc obtempérer gentiment. Une femme bien matée est une femme heureuse. » (FHM, septembre 2001)

12) Dans certains magazines destinés aux jeunes filles, le conflit est ahurissant : on a pu lire dans le magazine « 20 Ans » du mois d'août 2001 ceci :

« Testez votre female density

Question n°6 : on a déjà essayé de vous violer a) une fois ...mais c'était pour rire

b) plusieurs fois c) jamais (mais pourquoi pas ?) »

13) Geneviève Fraisse *Muse de la Raison* (chapitre 3, « La faiblesse de l'espèce » pp130-136)

14) *ibid.* pp136-146

15) Sur le backlash (le retour de bâton machiste après

quelques années optimistes pour les femmes) en France, en l'occurrence sur l'évolution du pouvoir des publicitaires depuis les années 80 cf. Dominique Frischer *La revanche des misogynies* (2<sup>me</sup> partie « Les lieux symboliques du retour de bâton » , chap 3 « Les nouveaux modèles d'identification », pp238-245).

16) Suite aux critiques d'un slogan publicitaire selon lequel « Il a l'argent, il a la voiture, il aura la femme. », le créateur du slogan a rétorqué « Les femmes qui sont choquées, c'est toutes des mal-baisées ! »(ibid. p245).

17) Ce passage provient de *Muse de la Raison* (postface ; »Démocratie exclusive, république masculine » p 330 à 335).

18) Depuis 1993, « la capacité d'intervention [des organismes de contrôle de la publicité] a été réduite à portion congrue ...Alors qu'auparavant le CSA et le BVP contrôlaient la publicité en amont, c'est-à-dire à partir d'un story board, les interventions se situent maintenant en aval, sur des spots intégralement terminés et qu'il est quasi impossible de rectifier compte tenu des coûts. Hier encore ces institutions statuaient à partir d'un code déontologique très strict. Basé sur l'obligation de respecter la dignité de la personne humaine et d'éviter les discriminations sexuelles, il n'autorisait l'emploi de la nudité féminine qu'à condition qu'elle soit clairement justifiée par une relation de causalité avec le produit. » *La revanche des misogynies* (pp245-246). Je remarque qu'à l'époque où ce livre paraît (1997), en ce qui concerne la représentation des rôles sexuels par la publicité, il est surtout question de la maternité comme seule possibilité pour une femme d'exister et d'être heureuse ; la pornotisation n'a pas encore amorcé son mouvement.

19) Le viol est acte de pénétration avec *contrainte*, donc ceci implique que la volonté de la personne violée est refusée. Le fantasme de viol éprouvé par certaines femmes ne correspond pas à un désir d'être violée, comme aiment à le faire croire les machistes. Tout semble bon pour justifier la violence masculine,

même du fond de la mauvaise foi la plus odieuse.

20) Cette réalité est toujours actuelle, et nous renvoie à l'analyse de l'opinion au dix-neuvième siècle par Fraisse : « Ainsi , le terme d'opinion, comme la notion de consentement, se lit dans un double sens, l'un actif, l'autre passif, pourrait-on dire, l'un désignant l'autonomie et la subjectivité, et l'autre la dépendance et l'objectivation. Les femmes, contrairement aux hommes, sont prises dans ce double sens. » *Muse de la Raison*(chapitre 4, p183-184)

21) Christine Grussendorf « Women As Wombs, Women As Holes - Abortion, Prostitution, and the Sexual Enslavement of Women » dans la revue *Feminista !* vol. 4, n°5, sur [www.feminista.com](http://www.feminista.com)

22) Certains membres inattendus du corps féminin peuvent être envisagé comme lieux à pénétrer sexuellement, par exemple la narine : « Nasal sex. When her three holes become tiresome, pack the nasal passage. A little snot helps a big prick go a long way » (Hustler magazine, cité par Grussendorf). Ainsi tout le corps féminin est sexualisé afin d'être instrumentalisé.

23) « [La pornographie] aliène. Elle isole. Cette fonction d'isolement a été bien comprise par les Nazis, passés maîtres dans l'art de la propagande. Lors de l'invasion de la Pologne, ils inondèrent le pays de pornographie afin de retarder le plus possible la constitution de groupes de résistants » dans *La violence pornographique*, de Richard Poulin, ch 1, p27.

24) Le « verrouillage mental » créé par le machisme et la misogynie dans la cognition empêche la pensée, philosophique en l'occurrence, de progresser avec cohérence, cf. *Le Sexe du savoir* de Michèle Le Doeuff.

25) Pour découvrir ces artistes majeures: *Women Artists – Femmes artistes du 20<sup>ème</sup> et 21<sup>ème</sup> siècle* chez Taschen, traduit en français, dont je cite ici quelques extraits entre guillemets ; *Art and Feminism* chez Phaidon.

26) *Muse*, p84.

27) Depuis 1985, les Guerilla Girls révèlent avec ironie l'exclusion des femmes opérée par le monde de l'art reconnu

officiellement et dénoncent les mécanismes du marché de l'art, lors de nombreuses manifestations artistiques (affiches, notamment « The Advantages of Being a Woman Artist »,objets détournés) cf *Women Artists*, pp180-185 et [www.guerrillagirls.org](http://www.guerrillagirls.org).

28) Et entre personnes du même sexe bien sûr.

29) cf. *Le sexe des mots* de Marina Yaguello

*Merci à Mathieu Arbogast, Frédéric Brahami et Florence Montreynaud pour leur lecture et leurs encouragements.*